

L'HISTOIRE, SCIENCE DE L'ABSTRAIT (1)

A certains ce titre paraîtra une provocation. Marc Bloch n'écrivait-il pas : « L'histoire, science du concret » ? Mais ce grand historien aimait la discussion féconde. Le paradoxe sans doute lui aurait plu. Aurait-il été d'accord avec nos conclusions ? Au lecteur d'en juger.

Une première question se pose : l'histoire, science du concret ou science concrète ? science de l'abstrait ou science abstraite ? Ou tout simplement science ou science sociale ? Car toute science est à la fois concrète et abstraite. Elle va du concret à l'abstrait et inversement. Elle procède par abstraction et aboutit à une théorie. Nous chercherons, dans les lignes qui vont suivre à rappeler en quoi l'histoire est discipline théorique, donc scientifique — à envisager le problème de méthode que pose cette discipline théorique dans le cas de l'histoire économique — enfin à voir dans quelle mesure nos conclusions sur l'histoire économique peuvent s'étendre aux autres branches de l'histoire.

L'HISTOIRE DISCIPLINE THEORIQUE.

J'ai écrit, récemment, un article sur *Les cinq problématiques de l'histoire* (2). L'une d'elles est vraiment scientifique. Les autres ne le sont pas.

a) — *La problématique technique.*

Les historiens de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, pensaient que l'histoire était une science parce qu'elle utilisait « les sciences auxiliaires de l'histoire ». Ces sciences sont en réalité des techniques et ces techniques sont essentiellement documentaires. Elles permettent de rassembler la documentation — et nous songeons à la bibliographie, la bibliothéconomie ou l'archivistique, pour n'en citer que quelques-unes, dont nos candidats à la licence de documentation sont familiers. Ou bien elles permettent d'élaborer la documentation : c'est le cas de la paléographie, de la diplomatique, de la statistique. On a parfois indûment limité leur nombre. En réalité toutes les sciences peuvent être des techniques auxiliaires pour l'histoire : l'utilisation du carbone 14, la dendroclimatologie, la cartographie agraire ou urbaine, la photographie etc., etc.

Mais aucune de ces disciplines n'est l'histoire. Aucune n'est utilisée seulement par l'historien et celui-ci peut souvent confier à d'autres leur manie-

(1) Publié avec l'autorisation de l'auteur.

(2) Cf. *Anuario de Historia Economica*, Madrid.

ment, quitte à rester en liaison étroite avec eux et à vérifier la convergence de leurs différents résultats.

b) — *La problématique esthétique.*

Beaucoup pensent alors que le vrai travail de l'historien est la synthèse littéraire, la rédaction, la composition de beaux morceaux bien écrits, la reconstitution du passé de façon sensible. L'histoire est un art, dit-on ; elle s'enseigne à la Faculté des Lettres ; et n'est-elle pas, chez Michelet, la « résurrection » du passé ? Mais cette activité littéraire est-elle nécessaire à l'historien. Le physicien lui-même doit savoir s'exprimer clairement ; ne parle-t-on pas, en mathématiques, de solutions élégantes ? Néanmoins passer de la documentation à la création littéraire sans s'arrêter à la démarche proprement scientifique n'est pas l'histoire. Certains s'imaginent qu'il y a science historique lorsque l'on fait passer dans cette création littéraire le souffle d'une grande idée : le Progrès, L'Évolution, etc... En réalité, dans ce cas, on ne fait qu'ajouter à l'art littéraire les éléments d'une philosophie assez simpliste reniée, en général par les philosophes. D'ailleurs pourquoi réserver ce privilège à l'art littéraire ? Théâtre, cinéma, photographie peuvent aussi bien y pourvoir.

c) — *La problématique philosophique.*

Elle présente deux aspects très différents. L'une est réflexion philosophique sur l'histoire ; c'est une épistémologie qui s'attache aux fondements et aux limites de la vérité historique (à ne pas confondre avec la critique historique qui s'attache à la valeur particulière de tel ou tel ouvrage). L'autre aspect est la philosophie de l'histoire ou « métahistoire », soit qu'elle ne donne aucune valeur au devenir historique et nie son irréversibilité : c'est le cas des philosophies antiques et modernes jusqu'à Kant inclus, soit qu'elle fasse du développement historique la substance même de la réalité, comme chez les idéalistes postkantians, chez Marx, Auguste Comte ou Bergson. Ce sont des théologies rationnelles de l'Histoire mais, comme elles sont panthéistes, ce sont aussi des ontologies rationnelles.

Il est clair que ni la philosophie sur l'histoire, ni la philosophie de l'histoire ne sont l'histoire des historiens.

d) — *La problématique théologique.*

C'est celle que la théologie révélée pose à l'Histoire, en particulier là où les théologies chrétiennes, par opposition aux autres théologies révélées qui ne donnent pas une valeur au développement historique en tant que tel. Les premières rendent compte des origines de l'homme, de sa chute, rançon de sa liberté, de la pédagogie divine qui l'a mené vers la Rédemption et des perspectives eschatologiques.

Un exemple récent de telles théologies est celle d'Arnold Toynbee (2) pour qui, si les civilisations anciennes se sont toutes effondrées, les civilisa-

(2) Dans *A Study of History*.

tions actuelles ont une chance d'échapper à cet effondrement. Cette chance réside dans le ferment chrétien qui les a pénétrées et qui maintient au cœur d'elles-mêmes ce que Toynbee appelle la *self-determination*.

Il est évident que ces spéculations, aussi légitimes et passionnantes qu'elles soient, n'ont rien à voir avec l'histoire-science.

e) — *La problématique scientifique.*

Elle entraîne une démarche très différente des précédentes, qui est celle de l'historien. Celui-ci, à partir des matériaux élaborés par les techniques auxiliaires, étudie une civilisation passée, dans son ensemble ou dans un de ses aspects particuliers. Il essaie de rendre compte du passé en termes compréhensibles par les hommes du présent. Pour cela, construisant les sciences sociales du passé, il se sert des sciences sociales du présent. Il fait la théorie du passé comme elles font la théorie du présent. L'histoire n'est donc pas d'une nature différente de celle des autres sciences sociales, une science abstraite ou de l'abstrait : ni plus, ni moins. Et après tout, n'est-ce pas une remarque banale ? Ne sait-on pas depuis longtemps qu'un fait concret, en lui-même, n'a aucun intérêt.

LE CAS DE L'HISTOIRE ECONOMIQUE : NATURE ET STRUCTURES.

Pour l'historien économiste par exemple, la tâche essentielle doit être la théorie économique rétrospective ou théorie économique du passé. Les autres disciplines économiques, géographie, anthropologie, sociologie, démographie, psychologie économiques du passé, ne sont que des instruments permettant de mieux asseoir et de mieux éclairer cette théorie. Il y a quelques décades, cette définition aurait scandalisé beaucoup de gens : les économistes, dont la théorie statique était hostile à l'histoire — les marxistes, hostiles à toute économie abstraite — les antimarxistes enfin, méfiants à l'égard du rôle des facteurs économiques dans l'Histoire.

Mais le monde évolue. Les marxistes ont reconnu la nécessité de la théorie économique. Le virement de Staline en 1952 a été spectaculaire. Les économistes ont découvert la dynamique économique. Les historiens ont été amenés à faire de la théorie économique sans le savoir. N'étant pas préparés, ils disaient des bêtises. Leur position était donc à réviser. Aux uns et aux autres, le problème s'est posé : comment bâtir la théorie du passé ? Si l'on emploie, pour cela, le langage du présent, on fausse le passé. Si on crée un vocabulaire propre au passé, on est incompréhensible aux hommes du présent. Pour sortir de ce dilemme, quatre attitudes différentes ont été adoptées :

I — *L'attitude dite de Hamilton.*

Il s'agit d'Earl Jefferson Hamilton, l'auteur d'*American Treasure...* ⁽³⁾. Nous appelons ainsi cette attitude parce qu'elle est plutôt celle qu'on lui re-

(3) *American Treasure and Price Revolution in Spain*, Cambridge (Mass), 1934.

proche, que celle qu'il a réellement. Son principe est d'appliquer brutalement au passé la théorie économique dans son état actuel. C'est ce que semble conseiller le professeur de Chicago aux jeunes historiens de l'économie. Ce point de vue repose sur l'idée qu'il existe une théorie économique universelle, applicable au XVI^e siècle comme au XX^e. Un exemple simple est celui de la formule de Fisher qui se vérifie dans l'Espagne de Philippe II comme dans l'Allemagne de Weimar.

Contre cette position, les critiques pleuvent. D'abord celles de David Felix et de Pierre Vilar sur la démonstration économique elle-même (*). Hamilton écrit (5) : « Les grands investissements qui ont permis la révolution commerciale du XVI^e siècle et la révolution industrielle du XVIII^e ont été rendus possibles par l'inflation des profits (*profit inflation*). Car le retard des salaires sur les prix a accru les profits. Et ceux-ci ont été investis dans le financement des révolutions économiques ». Mais David Felix rappelle que ce que nous appelons aujourd'hui la *profit inflation* résulte de l'écart entre l'accroissement du revenu de l'entreprise et celui de la masse salariale distribuée. Or que calcule Hamilton ? L'écart entre prix agricoles et salaires urbains. Ce qui permet de connaître en partie les variations du pouvoir d'achat et non celles des profits. Les prix industriels n'ont pas beaucoup monté. Pour l'industrie, l'inflation a été plutôt l'augmentation des moyens de paiement extérieurs. L'abondance de métal précieux dans un pays renforce considérablement la position de celui-ci sur le marché des changes.

Les critiques de Pierre Vilar portent aussi sur des questions de méthode historique et statistique. Il reproche à Hamilton, par exemple, d'utiliser des indices non pondérés (*). De même Ernest Labrousse préfère ses mercuriales aux prix d'hôpitaux ou de couvents : prix de contrats beaucoup moins fluides que les mercuriales. Jean Meuvret, lui, reproche à Hamilton de ne pas calculer ses courbes de prix en grammes d'argent fin. En réalité toutes ces critiques, comme celle de David Felix, reviennent toujours au même thème : Hamilton a tort d'appliquer au passé la science économique de son temps. Pour E. Labrousse, Hamilton méconnaît les caractères particuliers des prix du passé. Pour Jean Meuvret, la théorie monétaire actuelle, trop nominaliste, s'applique mal au passé. Pour P. Vilar un indice non pondéré — corrigé par un coefficient d'erreur de 10%, comme le fait Hamilton — se conçoit aujourd'hui sur certains marchés. Il ne se conçoit pas au XVI^e siècle.

Il y aurait donc là « naïveté » de la part d'E. J. Hamilton, universalisme naïf. Nous avons adopté nous-même ce point de vue critique (7). Reste à savoir si on peut vraiment l'imputer à l'historien de Chicago.

(4) David FELIX dans le *Quarterly Journal of Economics*, 1956. Pierre VILAR, dans *Past and Present*, 1956.

(5) Dans *Economica*, 1929, reproduit dans *El Florecimiento del Capitalismo*. Voir aussi *Journal of Economic History*, 1952.

(6) Dans *Annales E. S. C.*, 1948.

(7) *Cahiers de l'I. S. E. A.*, 1959.

II — Attitude de E. Labrousse.

A l'universalisme pur d'E. J. Hamilton, elle oppose un relativisme pur, hérité à la fois du marxisme et de « l'école historique » des économistes allemands. Selon elle, chaque système économique a ses lois propres. Autrement dit, les mécanismes économiques sont différents dans chaque système et par conséquent, leurs combinaisons, c'est-à-dire les structures, sont différentes. Naturellement la notion de système est assez souple. Le système est un ensemble de structures formant un tout cohérent. Une société passe d'un système à un autre soit par transition brutale, soit par une évolution lente. Le système capitaliste s'oppose au système artisanal. Mais à l'intérieur du système capitaliste, on distinguera des variantes : capitalisme commercial, capitalisme industriel — et à l'intérieur de ces variantes d'autres variantes : capitalisme commercial patrimonial, anonyme, financier, technocratique.

Ce principe a été magistralement mis en application par Ernest Labrousse, par exemple dans sa fameuse théorie des crises de l'Ancien Régime économique. Selon lui, rappelons-le, alors que les crises cycliques du capitalisme industriel sont des crises de sous-production agricole engendrant une sous-consommation des produits industriels par une baisse du revenu paysan, la hausse des prix agricoles ne suffisant pas à compenser la baisse des quantités vendues (*).

Cette attitude a été jusqu'ici celle de la plupart des historiens économistes français dignes de ce nom.

III — Attitude dite Romano-Chabert.

Ruggiero ROMANO, étudiant pour la II^e Conférence Internationale d'Histoire Economique le mouvement des prix et le développement économique dans le cas de l'Amérique du Sud au XVIII^e siècle, utilise le double schéma de Quesnay sur la circulation des richesses — sans intervention de la monnaie et avec intervention de la monnaie (*).

Alexandre CHABERT, dans son ouvrage sur *Structure économique et théorie monétaire* (10) montre que la théorie quantitative de la monnaie est l'expression d'une structure économique donnée. Car son histoire « manifeste un processus de développement conceptuel en plusieurs étapes ». Et ces étapes sont liées à la présence de plusieurs monnaies dominantes : successivement métallique, fiduciaire, scripturale ; enfin à l'époque contemporaine, avec le dirigisme économique et monétaire, la théorie quantitative devient purement formelle. Ces divers régimes monétaires dominants sont autant d'étapes dans le développement économique d'une collectivité donnée. Par exemple la monnaie métallique correspond à un développement économique imparfait, la monnaie scripturale à un développement économique déjà évolué. Par con-

(8) E. LABROUSSE, *La crise de l'économie française à la fin de l'Ancien Régime et au début de la Révolution*, Paris, 1944.

(9) R. ROMANO, *Actes de la II^e Conférence Internationale d'Histoire Economique* (Aix en Provence 1962), Paris 1965. Cf. *Annales E.S.C.*, 1963.

(10) Paris, 1957.

séquent la théorie quantitative est l'expression d'une structure économique donnée. Sous sa formulation première $P = \frac{M}{Q}$ elle était vraie à la fin du

Moyen Age. Les autres formulations qui ont suivi ont essayé de rendre compte de la complexité croissante du système économique, en introduisant par exemple le facteur V, le facteur M' V'. Enfin si les premières formes de la théorie quantitative s'appliquent à l'Europe pré-industrielle, elles doivent pouvoir s'appliquer aux pays sous-développés d'aujourd'hui qui sont des pays pré-industriels.

Si donc A. Chabert explique la théorie par le système, nous pouvons expliquer le système par la théorie correspondante. Et la position de Chabert rejoint celle de Romano.

IV — Attitude dite Friedman-Oskar Lange.

Milton Friedman est professeur à l'Université de Chicago. Oskar Lange l'a été. Il est maintenant président du Conseil du Plan en Pologne. On s'est parfois demandé s'il existait en économie, une « école de Chicago » ⁽¹¹⁾. N'en discutons pas ici. Relevons seulement les positions, en fin de compte voisines, des deux hommes.

Milton Friedman a exposé sa pensée dans ses différentes œuvres et en particulier dans ses *Essays in Positive Economics*. Chez lui deux idées essentielles : il existe des mécanismes fondamentaux qui se retrouvent partout, quelles que soient les structures — les complications structurelles ne modifient pas la validité de ces mécanismes fondamentaux. Friedman emprunte au monde de la physique une image célèbre : celle de la loi qui régit la chute

des corps : $s = \frac{1}{2} g t^2$. Cette loi est vraie dans le vide. Mais dans la pratique, elle est vraie aussi dans beaucoup de cas, sans qu'il y ait de vide. Il suffit que le corps soit assez lourd.

Cette position a été assez critiquée ⁽¹²⁾. Mais un certain nombre de points résistent assez bien à la critique :

- a) la science économique est l'étude du comportement d'un certain nombre de variables,
- b) il existe des mécanismes fondamentaux qui sont les relations fondamentales entre ces variables,
- c) ces mécanismes se combinent dans des proportions variables pour donner des mécanismes plus complexes, qu'on peut appeler mécanismes structuraux ou structures,
- d) mais les mécanismes fondamentaux demeurent et il faut les découvrir.

(11) Cf. *Journal of Political Economy*, 1962.

(12) Cf. Rotwein, dans *Quarterly Journal of Economics*, Nov. 1959.

A la preuve de ce dernier point, l'économiste anglais Bauer, dans son *Economic Analysis and Policy in Underdeveloped countries*, soutient que même les populations sous-développées recherchent l'avantage maximum, notion parfois réservée à la société capitaliste (Bauer d'ailleurs, prudemment, ne dit pas le profit maximum). Et à l'appui de sa thèse, il raconte ce que nous pouvons appeler l'anecdote des bicyclettes. Un fonctionnaire colonial anglais d'Afrique Occidentale s'était étonné devant lui que ses administrés préférassent des bicyclettes d'une certaine marque vendues à un prix bas et taxé mais de mauvaise qualité, à des bicyclettes un peu plus chères et de prix libre mais de meilleure qualité. Il ne s'était pas rendu compte que les bicyclettes taxées ne l'étaient pas sur un marché voisin où les indigènes, n'ayant pas besoin de ce transport à deux roues, allaient revendre assez cher les bicyclettes achetées ainsi à bas prix.

Oskar Lange a publié un manuel d'économie politique traduit en français et ses idées ont été popularisées par François Perroux qui a parlé, à propos d'elles, « d'économie généralisée ». Pour Lange, en effet, les lois économiques ont un caractère objectif. Les marxistes l'admettent depuis qu'en 1952, Staline a publié son livre sur « Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. ». Dès lors, même pour un marxiste, une science économique est possible.

Or, dit O. Lange, dans chaque formation économique jouent des lois économiques superposées :

- a) certaines rendent compte de relations techniques — par exemple la production de fer nécessite une certaine quantité de charbon — ou bien des balances de production — les lois comptables. Elles dépendent essentiellement de l'état de la technique et peuvent se retrouver dans des systèmes économiques. Elles survivent à l'évolution des structures.
- b) certaines sont propres à des fonctions sociales déterminées, soit au capitalisme, comme la loi de la recherche du profit maximum, soit au socialisme, comme la loi de la satisfaction maximum des besoins de la société.
- c) enfin il existe des lois qui sont la combinaison des deux catégories précédentes et qui par suite présentent entre elles certaines ressemblances.

La conséquence est évidente : sur beaucoup de points capitalisme et socialisme sont identiques. Et il existe une science économique commune à l'un et à l'autre. Une « science économique généralisée » est possible.

Cette volonté de bâtir une science économique plus générale répond à une solide tradition dans la pensée économique. Karl Marx, en déclarant relatives à tel ou tel système les lois économiques énoncées avant lui, prétend les assumer dans le cadre d'une théorie générale. John Maynard Keynes, trouvant que la théorie classique se plaçait dans un cas particulier, a écrit une « théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie ».

O. Lange, remarquons-le bien, n'applique pas au passé son idée d'économie généralisée. Dans son esprit, le passé se distingue du présent par un état différent des techniques. Il n'y aurait donc pas de lois communes au présent

et au passé. Mais en fait la position d'O. Lange est importante moins par ce qu'elle représente que par ce qu'elle annonce. En admettant que certaines lois peuvent être communes à des systèmes différents, il ouvre la porte à une économie historiquement généralisée. Car parmi les lois exprimant les relations techniques et les balances de production, certaines sont peut-être vraies à tous les états de la technique. Par exemple, les lois de la rareté si, importantes et si générales que les économistes ont pu définir l'économie une science de la rareté (*science of scarcity*). De plus certaines structures peuvent se retrouver à toutes les époques.

Par suite l'histoire économique s'oriente aujourd'hui vers cette quatrième attitude qui est de rechercher une science économique toujours plus générale, « *généralisée* » à travers l'histoire. Au-delà des événements, des institutions, des structures, elle cherche à atteindre les *natures* économiques ou mieux la *nature* économique. Dégager les mécanismes fondamentaux est peut-être encore le travail de l'économiste, encore que celui-ci s'oriente de plus en plus vers l'économie appliquée et le travail prospectif. Mais éprouver, au contact du passé, le caractère vraiment fondamental, universel de ces mécanismes, voilà le travail de l'historien. L'utilité de l'historien est de montrer en quoi un mécanisme dégagé n'est pas encore assez général ou, si l'on est allé assez loin, de garantir la généralité de ce mécanisme. Ce qui n'empêche pas l'historien de faire la part des structures et de bâtir le modèle de celles-ci. On pourrait définir la structure soit la combinaison, pendant une certaine durée, de mécanismes élémentaires dans des proportions données, soit un ensemble de relations reliant plusieurs variables pendant un temps passé.

Un moyen de rendre cette nouvelle démarche plus féconde sera de préciser que la rareté entraîne certaines conséquences : l'échange, le sacrifice du présent à l'avenir, c'est-à-dire l'investissement. De ce point de vue toute économie est capitaliste, au sens historique du mot. On pourrait considérer une économie non capitaliste, celle du Haut Moyen Age par exemple, comme un cas particulier, un cas limite, de l'économie capitaliste, cas où certaines variables tendent vers zéro. Ainsi l'histoire économique apparaît comme la science économique rétrospective par opposition à l'économie appliquée prospective de nos économistes, se servant d'elle et bâtie sur elle. Par suite le premier but de l'histoire économique est d'être utile aux économistes et l'histoire économique doit apparaître comme une discipline sinon directement, du moins indirectement opérationnelle.

HORS DE L'HISTOIRE ECONOMIQUE.

Sans vouloir embrasser tout le domaine historique, nous pouvons, à titre d'exemples, choisir trois types de recherche où l'évolution de la pensée s'est fait récemment sentir

I — *L'histoire politique*. Elle est en train de se renouveler de fond en comble par la collaboration de la sociologie et de la géographie politiques mais

et surtout au contact de la théorie, ou science politique. On distingue les sciences politiques que sont l'histoire, la géographie, la sociologie politiques, le droit public, etc... de la science politique ou « politologie » ou « politico-logie » qui est aux autres ce que la science économique est aux sciences économiques. Jadis les « sciences politiques » se composaient seulement d'histoire et de droit et Stanley Hoffmann, le grand politologue américain a pu écrire récemment :

« Longtemps l'analyse méthodique des rapports entre les Etats a été pour ainsi dire étouffée par l'histoire de ces rapports et par l'étude des normes juridiques qui cherchent à les enserrer » ⁽¹³⁾.

Maintenant le cœur des sciences politiques est la science politique qui construira la théorie du « pouvoir ». Par conséquent le cœur de l'histoire politique est la science politique rétrospective. L'essentiel pour l'historien de la politique est de découvrir les mécanismes du pouvoir dans tel ou tel système politique donné, dans telle ou telle société, dans telle ou telle civilisation. Mais comme l'historien de la politique sera vite obligé de dépasser les structures d'un système ou de l'autre et de dégager ce qui est commun à tous les systèmes politiques présents ou passés, c'est-à-dire les traits caractéristiques, la « nature » du Pouvoir. Il pourra rendre alors au politologue un immense service, en donnant à ses études la dimension temporelle et en dégageant à travers cette dimension ce qui est relatif et ce qui est universel.

II — *L'histoire littéraire*, lente à se transformer, vient cependant de subir en France un choc avec la thèse de Robert Ellrodt sur *Les poètes métaphysiques anglais* ⁽¹⁴⁾. L'histoire traditionnelle de la littérature s'efforçait d'expliquer l'auteur par son milieu et l'œuvre par l'auteur et spécialement par les événements de la vie de l'auteur.

La nouvelle génération procède presque à rebours. Non seulement l'homme n'est plus le centre des préoccupations : l'historien étudie plutôt une culture. Et il existe même des sociologues ou des sociologues rétrospectifs, donc des historiens, de la littérature qui savent en relier les différents éléments. Et qui savent mettre ces éléments en relation avec le contexte social. Mais ce domaine sociologique n'est pas celui où s'arrête un Robert Ellrodt. Il va plus loin. Il ne se préoccupe pas d'expliquer l'œuvre par l'homme et l'homme par la société. Mais il part de l'œuvre dont il étudie les structures : structures formelles et non contenu. Celui-ci ne lui révélerait en effet qu'un reflet du « social », du monde où l'auteur a vécu. Celles-là au contraire dévoilent la personnalité même de l'homme. « Le style c'est l'homme même » : on pourrait reprendre à propos de cette méthode, la phrase célèbre de Buffon. On pourra ainsi mieux voir l'homme et son œuvre, ce qui leur est propre et ce qui est propre à leur temps. Car, pour Robert Ellrodt, l'œuvre n'est pas seulement la rencontre d'un tempérament et d'un milieu : ceux-ci sont donnés comme tels. Ce qui fait

(13) Dans *Revue Française de Science Politique*, Juin 1961.

(14) Paris, 1960.

qu'elle est unique, son originalité, c'est le choix fait par la personnalité qui utilise tempérament et milieu.

Cette personnalité est, d'une certaine façon, hors de l'histoire. On pourra donc s'étonner que l'historien s'y intéresse. Bien pis : on pourra considérer l'œuvre d'Ellrodt comme anti-historique. En réalité sa tentative, dégagant l'histoire de ce qui n'est pas elle, faisant la part de l'un et de l'autre, rend à l'histoire un grand service. Mieux elle éclaire le rôle de la liberté dans l'histoire. Pour lui, en effet, cette liberté apparaît dans le choix de l'auteur devant son tempérament et son milieu. Ramener l'homme au biologique et au social n'épuise pas l'homme.

Certes, il y a loin de cette liberté à la nature, la nature économique par exemple, que nous avions opposée aux structures. Mais dans l'une comme dans l'autre il y a précisément la même préoccupation de dépasser celles-ci.

III — *L'histoire culturelle* au sens le plus large de l'expression, nous transporte aussi, de plus en plus, au-delà de ces structures telles que nous les avons définies. Considérons par exemple l'œuvre de Levi-Strauss et en particulier son dernier ouvrage sur *La pensée sauvage*. A son sujet le critique Gaboriau écrit :

« L'analyse des différents systèmes qui constituent une société et de leur articulation montre qu'ils sont l'application d'un certain nombre de lois logiques qui se retrouvent dans toute société. Ce sont là les « invariants » qui donnent l'unité nécessaire pour fonder l'anthropologie... Présentés d'abord comme vérités de raison, ces « invariants » se voient assigner une existence de fait dans l'inconscient » (15).

Et, en effet, la grande idée de « *La pensée sauvage* » c'est qu'il n'y a pas de sauvages, du moins du point de vue de la pensée. Pas de peuples enfants, pas de « Genèse », si celle-ci est une lente progression. La pensée du sauvage est aussi logique que la nôtre. La seule différence entre lui et nous c'est que ce n'est pas la même logique qui l'anime. Mais c'est une logique aussi rigoureuse. Il existe donc un minimum commun à tous les hommes, par delà les systèmes et les structures. C'est ce minimum qu'il nous faut découvrir, cerner, dont il faut faire la part.



La science historique s'est développée beaucoup depuis le XIX^e siècle sous l'influence du romantisme et des philosophies du devenir. Sa pente naturelle l'a amenée à nier en elle toute permanence, à se réduire à des suites d'événements, de variations à court terme, de fluctuations à long terme, porteuses de structures nouvelles, celle-ci remplaçant les anciennes. *Panta rhei*, telle était

(15) *Esprit*, Nov. 1963, (*La pensée sauvage et le structuralisme*), p. 584.

sa devise même chez les plus chauds partisans de la longue durée, des structures. Au-delà des unes et des autres nous redécouvrons aujourd'hui ce qui demeure, les natures. Non cette fois par le chemin de la philosophie ou des sciences mais par celui de l'histoire elle-même. La non-histoire se voit comme confirmée et précisée par l'histoire. Mais l'évolution est banale : Après le romantisme, un classicisme mûri par l'expérience romantique. Ainsi n'est-il plus nécessaire de choisir entre l'être et le devenir. Ils sont les deux faces d'un *Janus Bifrons* : l'Homme.

Frédéric MAURO (1)

(1) FREDERIC MAURO, *L'histoire, science de l'abstrait*, Universidade de Lisboa - Faculdade de Letras, Lisboa, 1962.